

Une vitrine pour Luxembourg

AVIGNON Le Grand Théâtre de Luxembourg présente quatre coproductions dans le «In» avignonnais. Parmi elles, 1973, de Massimo Furlan.

L'appréciation du *Nouvel Observateur* en dit long sur la condescendance avec laquelle on considère la culture populaire («la variété dans ce qu'elle a de plus piètre») et sur l'incongruité du choix d'un sujet comme celui de 1973 choisi par Massimo Furlan : «spectacle mineur». Osons pour notre part affirmer que nous avons beaucoup apprécié le spectacle.

De notre correspondante à Avignon
Geneviève Allène-Dewulf

C'est tout d'abord une belle vitrine pour Luxembourg : 1973 est une coproduction du Grand Théâtre de la capitale - dont quelques images somptueuses défilent en vidéo introductive. Une vitrine induite par le thème : le concours international de la chanson, l'Eurovision, qui ne mettait aux prises que 17 pays et où chacun était organisateur à son tour : le Luxembourg en 1973, date choisie par Massimo Furlan.

La première partie du spectacle est une retransmission de l'émission enregistrée alors par la télévision luxembourgeoise, avec présentation en trois langues, paillettes et froufrous obligés, et commentaires ampoulés de Pierre Tchernia. L'idée est ingénieuse : après la présentation, en vidéo, de chaque concurrent, Massimo Furlan lui-même interprète la chanson sur scène, en se glissant totalement dans la peau de

l'interprète, perruque et costume reproduits à l'identique. Mais il ne tombe pour autant ni dans l'imitation ni dans la caricature.

Puis, après sept chansons (aurait-on droit aux 17?), un virage s'amorce, vers un débat sur scène, dans un galimatias italo-français, avec des regards croisés assénés sur l'époque par des spécialistes de diverses disciplines. Irrésistible de drôlerie et d'impertinence...

Nostalgie, quand tu nous tiens

Massimo Furlan évoque évidemment là un monde et une esthétique totalement obsolètes.

L'indigence et la mièvrerie des chansons sont confondantes, même pour ceux qui les ont fredonnées (il y en a visiblement beaucoup dans le public!), la gestuelle scénique des interprètes est très conventionnelle. Mais les youpis puérils de Patrick Juvet sont à l'image de l'époque, ces Trente Glorieuses insouciantes qui ignorent que demain est déjà là...

Et le regard rétrospectif que Massimo Furlan pose sur cette manifestation clinquante et superficielle est attendri, amusé, jamais méchant, d'une roborative intelligence et d'une critique dénuée d'acrimonie. Il met en scène le décalage, sur tous les plans et dans tous les domaines, avec une inven-

tivité rafraîchissante, exempte de l'intellectualisme bavard et du snobisme orgueilleux dont il renvoie l'image, à peine déformée, dans la seconde partie.

À côté de la portée très large de ce spectacle jubilatoire, qui interroge les relations de chacun avec son passé personnel et collectif, les Provençaux ont aimé repérer dans 1973 quelques clins d'œil (durables?), comme l'improvisation prétendue de la présentation : «Ici ce soir à Avignon»; mais aussi la jeune Arlésienne (Arles est à deux pas d'Avignon) qui concourait en 1973. Enfin, à leur insu sans doute, l'Eurovision unit dans un même clin d'œil les deux festivals d'Avignon, «In» et «Off».

En effet, Isabelle Aubret joue dans le «Off» *Les Monologues du vagin*; or la blonde Isabelle, célèbre en France hier et aujourd'hui, amie de Brel ou Terrat, avait remporté... le Grand Prix de l'Eurovision en 1962 avec *Un premier amour*, et elle était arrivée troisième en 1968 dans la même compétition avec *La Source*... chanson écrite par un Avignonnais, Guy Bonnet, qui joue lui-même au festival «Off» un excellent spectacle qu'il a conçu et composé pour les 150 ans du poème de Mistral (prix Nobel de littérature en 1908) *Les Chants d'amour de Mirèio*. Quand la réalité rejoint la fiction, les époques peuvent bien se télescoper...

